

Des bribes de souvenirs et d'analyses comme "appelé" de la guerre d'Algérie

L'impact de photographies hors de ma documentation personnelle

Gérard Aventurier

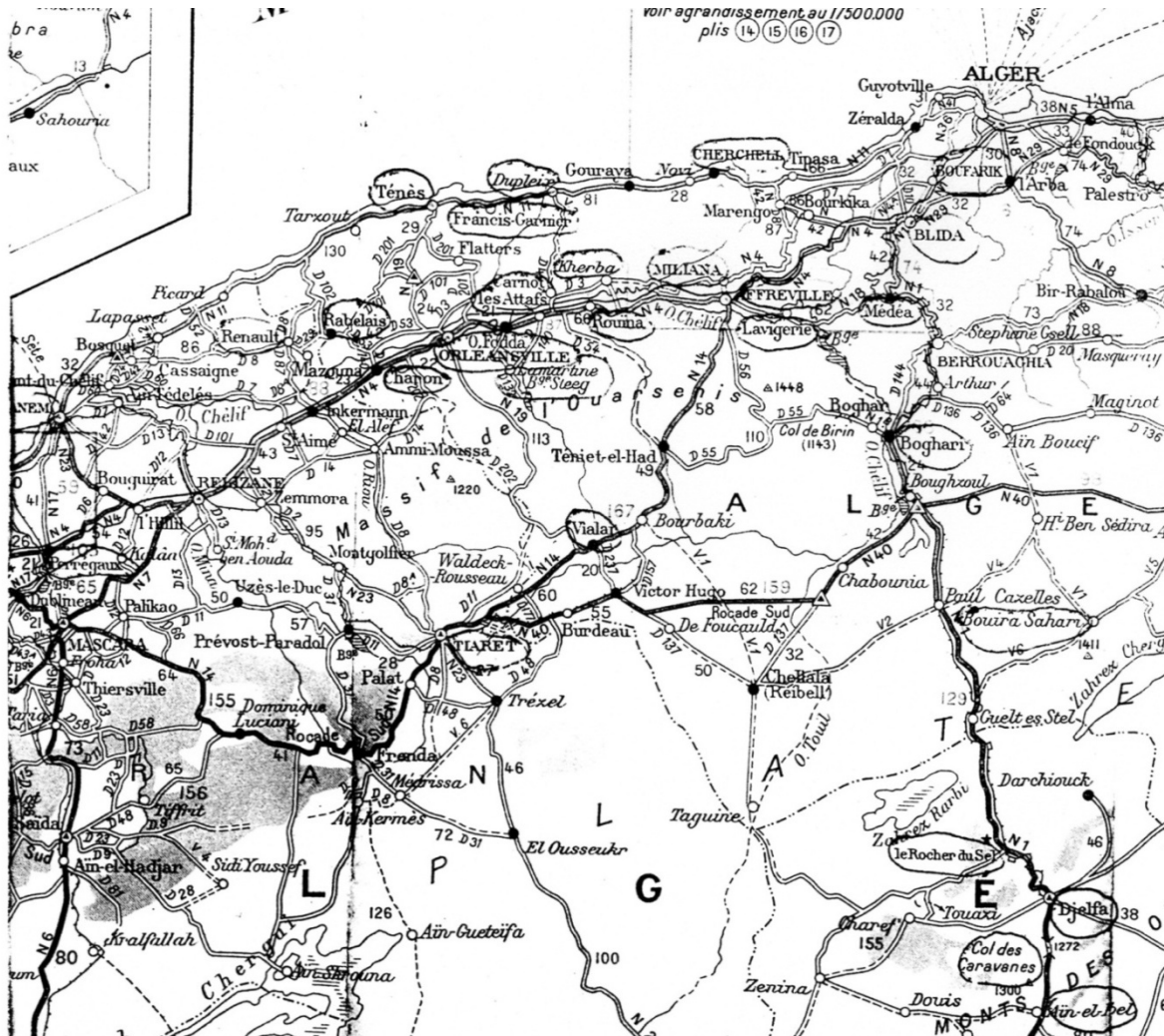
Ce sont d'abord des relations entre « appelés » de la guerre d'Algérie qui m'ont incité en mars 2011 à solliciter le Centre social de Montbrison pour la communication de leurs témoignages dans un colloque. A ma première année de retraite professionnelle, en 1992, Daniel Pouget, un appelé comme moi au II/30^e régiment d'artillerie, ne voyait pas d'intérêt à préfacer une étude personnelle, mon journal de bord. Notre évocation de ces services en 2010 m'avait convaincu de sa disponibilité nouvelle à s'exprimer sur notre expérience militaire. D'autres voies proches des « appelés » en Algérie m'avaient motivé, la présentation en 1997 des mémoires de Jean Baudou, fourmillant d'événements qui se déployaient, comme disait La Fontaine « en cent actes divers ». Le soutien oral de mon témoignage m'avait également influencé, la tenue à la fin de 2000 d'une émission de radio régionale (RCF) sur mes souvenirs avec Julien Fargettas de la direction départementale de l'ONAC (Office national des anciens combattants). Plus encore, le colloque organisé au Centre social par son président Jacques Martinez en 2002 recueillait déjà les mémoires de Paul Ollier, Jean Baudou, André Guillot. J'avais été alors amené, comme auditeur, à parler du triptyque des oppositions dans cette guerre, franco-algérienne, franco-française et algéro-algérienne. Enfin, la consultation de mon album d'images à la retraite et le film de Bertrand Tavernier, *La guerre d'Algérie sans nom*, m'avaient dicté la projection d'images clés devant un public que je pensais devoir être le 10 décembre celui d'un colloque consacré à une guerre de la France dans sa dernière colonie, controversée.

L'iconographie sur cette guerre occupe actuellement une primauté pour plusieurs raisons. Elle a constitué la documentation essentielle fournie par les appelés, souvent acquéreurs d'un appareil photographique dans un pays inconnu d'eux. Elle l'a nettement emporté sur les rares journaux de bord et cahiers d'Algérie. Elle s'est inscrite dans la persistance des souvenirs par rapport au monde du silence¹. Elle règne encore dans les démarches officielles, publiques, comme l'exposition au musée d'Histoire du XX^e siècle, à Estivareilles, en 2000, ou celle prévue à la mairie de Montbrison. Cette prédominance des images s'explique aussi par une recherche historique encore limitée en raison de la reconnaissance parlementaire récente « des opérations armées en Algérie entre 1954 et 1962 » sous le titre de guerre (7 octobre 1999).

En une vingtaine de minutes, mes trente-deux photos rigoureusement enregistrées par Joseph Barou, m'ont permis d'évoquer brièvement le contexte géographique, événementiel, politique, social de ces prises de vue. L'image était première et inductrice d'observations, de choix en accord avec la perception que j'ai eue pendant deux ans des appelés et des supplétifs algériens, des opérations, des finalités d'une guerre sans ascendance réconciliatrice. J'utilise dans ce compte rendu de mon intervention un double en miroir des photos montrées le 10 décembre, reflétant mes impressions dans un pays passionnant.

¹ Deux des huit "appelés" que j'avais contactés pour le colloque, s'y sont refusés, l'un Français d'Algérie, l'autre officier éprouvé très durement, partisan d'un silence des plus respectables.

1 - Le cheminement dans un pays à découvrir comme combattant :



Zone ouest d'Alger (Willaya 5)

Poser un pied en Algérie suscitait l'éveil du regard en prospection et en surveillance face à des reliefs prononcés, surplombant quelques plaines, y compris celle où j'étais affecté, située en bordure du Chélif, le plus long fleuve du pays. Les déplacements en camion sur des pistes présentaient un autre caractère que ceux effectués sur des routes en général moins embusquées. La 1^{re} batterie du II/30^e RA était principalement installée à Kherba, dans le village même de cette commune étendue sur une vingtaine de kilomètres de longueur. Les gradés de carrière avaient pris place dans des constructions en bois bien aménagées. Les appelés et les forces supplétives, les FSNA (Français de souche nord-africaine) logeaient dans d'anciens docks d'agriculteurs, l'artillerie dans l'un et l'infanterie dans un second, sans autres équipements que des rangées de lits et des tables métalliques de repas.



Logements des gradés à Kherba



Le dock de la section d'infanterie

L'on sait que cette guerre a conservé pendant un demi-siècle l'appellation de « maintien de l'ordre » à cause en partie des faits plus fréquents de guérilla (embuscades, harcèlements, accrochages) par rapport aux opérations de secteur et de région. L'expérience majeure que j'ai connue de ce second type a eu lieu lors de notre participation, seulement en bouclage, à l'opération Cigale en juillet 1960 dans l'Ouarsenis, la dernière de celles qui avaient été conçues par le général Challe. Nos sorties de nuit comme de jour, en moyenne deux ou trois par semaine, nous ont appris ce que c'était que devenir « crapahuteur du djebel ».

En été, les marches de plusieurs dizaines de kilomètres, dans les talwegs ou autour de pitons de la 3^e batterie (El-Aneb, Sidi-Youssef), nous assoiffaient sous une température de 45° et nous marquaient physiquement. L'automne et l'hiver, les pluies grossissaient le Chélif de deux ou trois mètres et nous surprenaient dans sa traversée.

Nous nous estimions favorisés par rapport au camp de Berchouch, placé dans une ancienne maison de campagne à la toiture détruite. Dans notre batterie, la moins exposée par rapport à celle des pitons, les combattants n'ont compté que des blessés en 1960-1962. Les pertes subies ont résulté d'erreurs de vérification des armes. Mais toutes les batteries redoutaient les explosifs enterrés par les hors-la-loi, bilan et technique que nous avons différés dans une étude plus développée.



**Opération « Cigale » dans l'Ouarsenis
le 25 juillet 1960**



Mon groupe en contrôle du djebel



La cuisine de Berchouch



**La traversée du Chélif
en février 1961**

2 - Une commune aux deux populations... étrangères l'une à l'autre

Notre fréquentation du chef-lieu de canton, Duperré, nous a initiés au style de l'art arabe. Dans le village de Kherba, de 1 500 habitants environ, les maisons des Français d'Algérie n'avaient presque rien de commun avec celles des Arabes, en ciment tout de même. Le plan de Constantine en 1958, lancé par de Gaulle, avait élaboré la construction de maisonnettes pour les Arabes, à un seul étage et toutes en longueur. Les vues du douar « Le communal » dominant notre installation et celle de Lavigerie l'illustrent ². La misère extrême caractérisait les mechtas de certains douars, faites de torchis, voire de branchages.

² Nous avons remplacé les deux premières semaines de mai 1961 un escadron du 27^e dragons, envoyé à Zéralda après l'insurrection du « quarteron des généraux en retraite » du 22 au 25 avril 1961 à Alger. Le 1^{er} REP à Zéralda avait suivi cette insubordination.



Le minaret de l'hôtel de ville de Duperré



La maison du maire de Kherba



Fête de l'Aïd-el-Seghir : le marabout



Douar « Le communal » au fond

Nous ne pouvions qu'être frappés par les écarts révoltants des niveaux de vie entre les Européens et les Arabes. Les Français étaient propriétaires de champs de blé, au total de cinquante à cent

hectares, sur les terres fertilisées par le Chélif ; nous rendons compte des incendies allumés par les rebelles et de notre protection dans un article plus explicatif. Les moissonneurs arabes, sous-payés par leurs patrons, nous attristaient par leur vie dégradée beaucoup moins que les enfants de certains douars, souffrant de manque alimentaire et d'infections. Les efforts de l'armée française, d'assistantes sociales et de SAS (officiers de la section administrative spécialisée) pour atténuer ces états des malheureux ont représenté une sorte d'initiative sociale soutenue.



Le plan de Constantine à Lavignerie



Une mechta de douar

3 - Une coexistence d'ennui et de solidarité entre les appelés français et les supplétifs arabes :

Pendant deux années de guerre sans but partagé, unanime, ont alterné des relations de conflits, de rassemblements divers, de séparations, d'appuis lors des dangers dans les opérations. La vie quotidienne réunissait les FSNA entre eux, parlant leur langue que je n'ai pu apprendre, pas plus que d'autres appelés, malgré l'étude de mon petit livre *L'arabe sans maître*³. Nous nous rapprochions d'eux au cours de leurs méchouis.

Les Français se distraient des cérémonies officielles en organisant parallèlement des fêtes. Les musulmans ne se liaient pas alors à nous et étaient exclus des matchs de football le dimanche contre les pieds-noirs de Kherba. Nos distractions portaient sur les jeux de cartes, pour certains sur la consommation abusive au foyer du soldat. Je me suis investi quatre après-midi par semaine, pendant un an, à la formation des FSNA en lecture et en écriture de notre langue. Tous les appelés étaient dans l'attente du courrier de la métropole.

³ L. Machuel, inspecteur général honoraire de l'université, *L'arabe sans maître*, Armand Colin, 1960.



Préparation de méchoui



Enfants de Louroud

L'élimination de ma mémoire m'a fait taire sur certaines déviances décrites dans mon journal de bord et commises par les deux camps. Lorsque j'ai pris le poste de comptable à la batterie de commandement des services, j'ai ressenti comme une privation ces rapports avec les civils et les militaires à Kherba, même avec les pieds-noirs persuadés de favoriser l'expansion de « leur » pays.



Le 8 mai 1960 à Kherba



Les appelés le 13 juillet 1960 à Kherba



Equipe de football



La batterie commandement et services

4 - Un stage à Oran ou l'annonce d'une fin de guerre fratricide

A Lavigerie et à Oran, les rapprochements avec les pieds-noirs se sont affirmés plus accueillants et plus confiants. Les quartiers d'Oran ne présentaient pas les mêmes isolements qu'à Alger, à El-Biar en particulier. Sur cette hauteur, le quartier résidentiel de personnalités militaires et civiles, le chef de l'armée, le général Ailleret, et la fille de Massu, était caché par son verdoisement aux HLM populaires. Les affrontements entre les deux peuples à Oran, en décembre 1960, préconisaient une fin de guerre meurtrière comme je l'avais présumé dans ma correspondance familiale. Du côté de l'ennemi, la figure la plus marquante a été pour moi celle de Moussa, un enfant capturé, un djounoun inadaptable à la vie colonisatrice de Kherba et retourné dans son maquis.

Ces témoignages, réorganisés en liens avec mes écrits sur place, le journal de bord et la correspondance, impliquent d'autres traitements tendus quelque peu vers le questionnement historique.



Le quartier d'El-Biar à Alger



La Maison du Colon à Oran